

Georges Aubry vient de mourir très doucement à trois heures.

Robert devint blanc comme un linge, ils se mordait les lèvres pour ne pas laisser voir l'angoisse qui l'étouffait.

— Vous savez qu'il a contracté sa maladie en risquant sa vie pour sauver un de ses compagnons.

A ce moment, plusieurs se retournèrent du côté de Robert ; et ces regards lui faisaient mal... mal comme un reproche, comme une accusation.

— Le bon Dieu, disait le Père, a accepté son sacrifice complètement. Il est mort comme un petit saint. C'est un devoir pour vous tous de prier pour ce compagnon qui vous était attaché et qui du haut du ciel doit rester le bon ange de la classe.

Tous étaient atterrés. La plupart pleuraient. L'aile sombre de la mort passant ainsi au milieu de cette jeunesse pleine de vie, et qui, pour cela, ne sait point y croire, bouleversait, épouvantait leurs âmes impressionnables d'adolescents.

On se mit à genoux et ensemble on récita une dizaine de chapelet pour ce bon petit camarade que tout le monde estimait, et il semblait à chacun ne l'avoir jamais tant aimé. Tout leur rappelait leur Georges : là, sa place ; là, son nom encore au tableau d'honneur...

— Nous l'y laisserons, n'est-ce pas ? dit le Père.

Et la classe reprit, pleine de gêne, morne et distraite.

Le lendemain, Robert, qui toute la nuit, avait rêvé que son ami revenait le prendre, Robert voulut le revoir une autre fois. Sans en rien dire à personne, en revenant de la classe, il sonna à la maison mortuaire, dont les volets étaient fermés, en haut une fenêtre était entrebaillée et les rideaux baissés. La servante ouvrit et sans qu'il eût à dire une parole le fit monter et le conduisit près du lit funèbre.

Georges était là étendu, sa figure amaigrie avait retrouvé son calme et son bon sourire d'enfant candide et espiègle. Sur le lit, à ses côtés on avait étendu une haute plante de lys, coupée à même la racine, et qui semblait dormir à côté de lui. Robert s'approcha tout près, tout près du lit, et là, à genoux, la tête entre les mains, appuyé contre la couche, il se mit à pleurer.

La religieuse qui veillait dans un coin se retira.

Il pleurait, là, tout seul, près de son ami, entrecoupant ses sanglots de paroles sans suite murmurées à mi-voix : "Pardon, Georges. Pardon... Non, tu ne peux pas t'en aller ainsi... Ça n'est pas juste, c'est moi qui devais mourir à ta place... Je le méritais assez, tu peux bien le savoir maintenant !... Mais c'est fini, tu seras content de moi, je te le promets..."

Georges, mon bon Georges, ne m'abandonne pas..."

Il pleurait toutes ses meilleures larmes, celles que le bon Dieu fait jaillir du plus profond de notre âme quand il veut y mettre à la place, tout doucement, son pardon, sa paix et la résignation.

Cependant, madame Aubry, avertie de la visite de Robert, s'inquiète de ne pas le voir descendre. Elle craint bien que l'émotion ne soit trop forte pour cet enfant qui se croit sans doute criminel, coupable d'avoir fait mourir son ami. Tout brisé de chagrin qu'il soit, son cœur de mère chrétienne est, non pas distrait, mais réveillé de son abattement par une peine si proche de la sienne, par ce chagrin d'enfant qui s'affole et que seule elle pourra consoler. Elle qui lisait dans l'âme de Georges, elle devine si bien ce qui doit se passer dans celle de ce petit ami du même âge et l'horrible pensée qui la tenaille et l'épouvante.

Par un curieux retour de notre pauvre cœur humain qui s'attache à ces témoins de la catastrophe qui nous désole, et, au lieu de les abhorrer, nous fait conserver religieusement ces objets qui ont causé la mort du disparu, baiser comme une relique la balle extraite de la plaie horrible dont est mort notre ami, notre frère, elle se sent, cette mère, pour cet autre enfant qui a causé la mort du sien, de son Georges à elle, prise d'une tendre pitié, d'une immense affection.

Sans bruit, elle monte, entre dans la chambre et le trouve là, à genoux, la tête appuyée sur le lit, secoué de sanglots. Doucement, elle lui prend le bras, le relève ; et alors, — ô profondeur divine du cœur des mères dont toute la douleur ne parvient pas à étouffer la pitié pour la douleur des autres ! — elle l'attire entre ses bras, elle lui parle, affectueusement, comme elle eût parlé à son Georges, qui semble, du lit où il est étendu, sourire à cette scène. Elle trouve les mots que seules les mères savent dire, et le pauvre Robert, ce grand garçon, tout à son chagrin désespéré, s'abandonne sans songer, à pleurer entre les bras de la grande dame...

— Non, lui disait-elle, en le tutoyant, tu ne peux plus penser cela, ce n'est pas vrai ; nous ne t'en voulons pas, mais pas du tout, vois-tu, au contraire. C'est le bon Dieu qui l'a voulu et qui nous a redemandé notre Georges. Et ce nous est une consolation de penser que c'est pour te sauver qu'il a risqué sa vie ; c'est donc qu'il t'aimait bien, et nous, nous t'aimerons aussi. Dès maintenant, tu n'es plus étranger pour nous. Tu viendras quelquefois nous voir, n'est-ce pas ? et tu tiendras, toi qui le connaissais si bien, tu tiendras un peu sa place auprès de nous. — Et, à mi-voix, sans plus pouvoir retenir les larmes, elle ajouta : — car il va bien nous manquer !...